GÉNIE DU CONFINEMENT

FRANÇOIS CUSSET

LES LIENS QUI LIBÈRENT

Génie du confinement

François Cusset

Le confinement ressemble à un méchant coup de génie : camoufler les incapacités de l'État, boucler l'espace public, interrompre le mouvement social, imposer des formes de contrôle à domicile qui font triompher le capitalisme numérique. Pourtant, au contraire des suivants, le premier confinement (qui a concerné au printemps 2020 plus de quatre milliards d'humains) fut aussi une scène de vérité, une expérience à la fois commune et solitaire radicalement inédite, peut-être décisive pour l'avenir. À condition d'interroger d'autres génies que les vautours de la pandémie : les farfadets de l'insoumission, les djinns du voisinage, les anges du ciel intérieur, les vapeurs, enivrantes ou terrifiantes, d'un moment passé hors du temps - tous génies incités à surgir enfin, à la faveur de cette stupéfiante interruption de tout que les modernes avaient dite impossible.

En neuf variations enlevées, neuf histoires écrites en neuf genres, ce livre explore ce qu'il nous est arrivé de neuf pendant le premier confinement. Des humeurs incertaines, des initiatives curieuses et de l'étrange soulagement qui se firent jour, une force se dégage qui nous projette au-delà de la pandémie, de la crise, de la peur : dans un monde enfin vivable.

FRANÇOIS CUSSET est écrivain et essayiste.

François Cusset

GÉNIE DU CONFINEMENT

Collection TRANS

Éditions Les Liens qui libèrent

TRANS

Une collection dirigée par Raphaël Liogier et Dominique Quessada

Penser à travers, et pas à tort

Nous éprouvons aujourd'hui quasi physiquement la dissolution du sol de nos certitudes. Avec des questions sous-jacentes : Que penser et comment devenir ? Comment vivre avec l'incertitude ? Comment réconcilier pensée et réel ? Comment habiter le monde ? Sur quelles idées s'appuyer ? Comment faire advenir ce qui pourrait être ? La collection TRANS se situe dans cette perspective. TRANS, parce qu'elle accueille des textes de celleux qui pensent et qui vivent les transitions. Celleux qui pensent à travers, et pas à tort. À travers les frontières, les assignations, les disciplines, les certitudes, les identités, les souverainetés, les renfermements, les replis sur soi, à travers toutes les clôtures. Il s'agit de déployer des idées vitales et inévitables, sans faux semblants intellectualistes, pour repenser notre rapport au monde. Nous aimerions que cette collection soit le lieu où une approche sensible, émotionnelle des questions théoriques puisse voir le jour, où soit transmise la vive émotion qui sourd des théories. Pour déployer cette approche déspécialisée, TRANS accueille des auteurs en provenance d'horizons divers, allant de la philosophie à la littérature, en passant par les sciences et les techniques.

Cet ouvrage a été publié
sous la direction de Stéphane Habib

© Les Liens qui libèrent, 2021

«The mind is its own place, and in itself
Can make a heaven of hell, a hell of heaven»[1]

– John Milton

1. En français, « L'esprit est à soi-même sa propre demeure ; Il peut faire en soi un Ciel de l'Enfer, un Enfer du Ciel », John Milton, *Le Paradis perdu*, traduction de François-René de Chateaubriand, éd. Gallimard, 1995 (première édition 1861).

PRÉAMBULE

Que nous est-il arrivé ?

Le 22 janvier 2020, Wuhan, Huanggang et Ezhou, trois villes de la province de Hubei en Chine, qui totalisent vingt millions d'habitants, sont placées en confinement strict. Courant février, la palette des mesures s'élargit au fil des mégapoles chinoises : à Harbin et Hangzhou, chaque famille a droit à une sortie tous les deux jours, à Pékin et Shanghai, on contrôle la température corporelle à l'entrée des résidences, à Hong Kong, on place en quarantaine les gens qui arrivent du Continent. Le 26 février, ce sont onze villes de la province italienne de Lodi qui sont placées en confinement intégral. Le 8 mars, c'est le tour de la Lombardie, du Piémont, de la Vénétie et de l'Émilie-Romagne et dès le 9, de

toute la péninsule. Le 13 mars, la République tchèque est confinée ; le 14, c'est l'Espagne ; le 16, la Roumanie ; le 17, le Vénézuéla, l'Ukraine et la France ; le 18, la Malaisie ; le 19, l'Argentine et Israël ; le 20 mars, la Tunisie et les premiers États américains (Californie, New York, Illinois, Connecticut), qui seront quarante début avril ; le 21, le Maroc ; le 22 mars la Bolivie, l'Irak et les villes de Ryad et La Mecque ; le 23, le Kenya, la Nouvelle-Zélande et la Grèce ; le 24, la Colombie, Cuba, le Népal, l'Inde et son milliard et demi d'habitants, l'État de Sao Paulo au Brésil et la Grande-Bretagne ; le 25, le Québec et l'Ontario, les deux provinces les plus peuplées du Canada ; le 26, la ville de Santiago, au Chili ; le 27, l'Afrique du Sud ; le 28, l'Angola ; le 29 mars, la mégapole de Lagos ; le 30 mars, le reste du Nigéria, le Mexique, le Zimbabwe et la ville de Moscou ; le 1er avril, c'est au tour des cent millions de Vietnamiens. Et ainsi de suite. À la fin de la première semaine d'avril, on dénombre plus de quatre milliards de confinés dans le monde. Plus d'un humain sur deux. Mais ne sont guère mieux lotis l'Allemagne, où les parcs restent ouverts et où l'on peut sortir plus d'une fois par jour, l'Iran, où l'on s'est d'abord contenté de fermer les centres commerciaux et certaines liaisons intérieures, ou

le Japon, où l'on commence en mars par fermer les écoles et reporter les Jeux olympiques d'été.

Chapelet de lieux et de dates – avec de soudains élargissements de territoires, des moments d'accélération générale – qui forme comme un voyage à l'envers, un voyage vers le dedans. Vers soi, l'inconnu. Les Québécois nomment « endedandage » le confinement, pour dire ce recueil forcé des restes de soi dans son petit intérieur, pas un recueillement encore, tout au plus un repli, un recroquevillement. Une restance, une sorte de cantonnement. La liste égrenée des mesures et des pays évoque aussi une descente aux enfers, inexorable, une main énorme se resserrant progressivement sur le cou du monde – les formes archaïques du confinement obligatoire, élaborées pendant les épidémies de peste des XIVe-XVIe siècles, se faisaient déjà appeler « la serrade ». Et on a, loin de toute allégorie, le cortège orwellien des décrets arbitraires, des mesures répressives, des libertés suspendues, à commencer par la plus tangible de toutes, celle d'aller et venir, le cortège des délaissés qu'on abandonne et des entassés qu'on laisse s'entasser, des résistances qui ne sont plus de mise et de la démocratie qui n'est plus qu'un luxe inutile, le souvenir

d'un luxe pour temps heureux. Plus orwellienne encore est la consécration finale de la surveillance en obligation citoyenne, du contrôle à distance en autorité ultime, de la fenêtre numérique en dernier rapport au monde : les webcams et les applis, les algorithmes et leurs firmes toutes-puissantes ont profité de cette aubaine, dont ils n'auraient osé rêver, pour mettre un pied dans la porte – la porte de nos existences, de nos modes de vie, de nos pensées les plus secrètes – et nous empêcher de la refermer, la porte. Ils ont gagné vingt ans, on en a perdu mille.

Et la loi du plus fort, partout, en ligne et hors-ligne, s'est mise pendant ce temps à régner de plus en plus crûment. Murs domestiques devenus obligatoires et murs numériques devenus camisole ont semblé parachever le cauchemar du grand enfermement, du petit sujet entièrement assujetti, modulé et discipliné, cette involution de la modernité dont Michel Foucault hier retraçait les étapes, la logique implacable. Le confinement de 2020 est tombé comme une chape, tuant les plus seuls et les plus fragiles, imposant aux autres l'angoisse, le désarroi, la promiscuité domestique, la claustrophobie, la sujétion inédite aux autorités. La paupérisation, partout, et l'avenir bouché. Et l'explosion, aussi,

des délires complotistes et des états dépressifs. Ça fait beaucoup, pour une maladie qui tue relativement peu, pour une si modeste proportion de la population qui aura finalement été contaminée.

Mais partout, on obtempère : on se confine. Souvent sidéré, sans oser le dire, oser s'avouer à soi-même sa propre sidération. Car l'expérience est inédite, radicalement, au contraire des confinements ultérieurs, deuxième, troisième, énième, partiels ou modérés, ces confinements plus tristes qui ne concernent pas les pages qui vont suivre : la question ici sera celle du confinement, en aucun cas du *re*confinement. Seuls importent ici les effets impalpables du premier confinement, l'envoûtement impossible à reproduire de la toute première fois. Et à l'autre bout de ces premières douze semaines, ou sept semaines, ou neuf – huit pour la France –, on finit par déconfiner, provisoirement, par découvrir la promiscuité masquée et les foules soi-disant distanciées. Sans jamais pouvoir dire que cette réclusion obligée aura été propice, fructueuse – sauf pour les chanceux confinés dans leur maison de campagne qui auront enfin pu s'occuper de leur potager et pour tous les Robinson argentés qui auront joué à s'inventer une vie nouvelle.

Pour les autres, c'est très clair : sauf quelques éléments du cadre extérieur, moindre pression ou moindre pollution, aucun effet positif direct, tangible, de ce premier confinement ne saurait être attesté. Changement intérieur peut-être mais dont on ne profitera pas, du moins pour le moment, faute de monde extérieur : à quoi bon vouloir changer de métier quand il n'y a plus de boulot ? Rejoindre une vie plus solidaire ou plus conviviale quand elle est interdite, de toute façon, et qu'il faut déjà commencer par remplir le frigo ? Changer le monde quand on n'a plus même le droit de le parcourir et qu'on le retrouve, en sortant de la grotte, inchangé, plus dur, plus cruel sans doute ? Plus personne ne rêve du monde d'après et beaucoup déjà sont nostalgiques du triste monde d'avant. Quant au confinement, ce mot exécré à raison, il déclenche désormais des émeutes tant les gens sont à bout – les Pays-Bas ont inauguré en janvier 2021 un mouvement qui pourrait s'étendre.

Et pourtant.

Pendant ce moment initial où tout s'est arrêté, quelque chose a commencé, qui n'a pas de forme. Pendant ce moment où rien n'avait

lieu, quelque chose s'est passé, dont on n'a pas de trace. Pendant ces semaines hors du temps, on a tous senti, pensé, vécu un peu différemment, autrement qu'on ne l'avait jamais fait. Il en est sorti quelque chose comme une vérité, entrevue, une série de vérités cruciales que la suite de l'épidémie et la bêtise des pouvoirs ont tout fait, depuis lors, pour étouffer. Si un événement se repère au tournant qu'il inaugure, au déplacement puissant qu'il provoque, en général invisible, dans l'ordre des discours, des corps, des façons de voir, alors le confinement du printemps 2020 est un événement, majeur. Les conséquences en sont encore à venir, mais des changements intangibles, des déplacements souterrains ont, eux, déjà eu lieu.

Les quelques pages qui suivent posent que l'événement, ici, ce n'est pas l'épidémie, c'est le confinement et qu'à même les inquiétudes, les léthargies, les mille aspects pénibles du premier confinement, se sont esquissées aussi d'invisibles révolutions. Réajustement de ses priorités, découverte de ses parages, jalons posés pour une lucidité à venir, imminente peut-être, et toutes les ressources à puiser pour aborder un futur incertain. Le confinement fut plein de noisettes de temps libre et de pensées divagantes

qu'on aura emmagasinées, intimement collectées, pour survivre à l'hiver interminable qui va suivre, qui va transir maintenant tout ce début de XXIe siècle. On dira que les noisettes métaphoriques ne nourrissent pas et que la lucidité ne change rien au désastre, mais même quand on n'en a rien fait – ce qui fut presque toujours le cas –, ce qu'on y a éprouvé, ce qu'on a vu ou entrevu dans cet en-dedans est vrai. Comme sont vraies les lignes de fuite le long desquelles les confinés se sont évadés, ont fui le désastre politico-sanitaire, socioéconomique, pour glisser vers de curieux ailleurs, lubies insoupçonnables, voyages immobiles.

Tout ça ne fait pas un objet. Juste une série d'interrogations, juste le tremblé d'une situation échappant aux rubriques trop nettes par lesquelles on voit le monde – plus l'étonnement immense, encore inépuisé aujourd'hui, et sa réverbération psychique, physique, ontologique peut-être. Rien là qui puisse être asséné comme une certitude ou un coup de poing sur la table, mais une vacillation d'ensemble, une hésitation à pencher du côté du réveil imprévu ou du prolongement plus probable du cauchemar. Ce flottement et ces possibles n'en ont pas moins touché des milliards d'humains confinés, de subjectivités confinées, ce

qui en fait sinon une histoire aussi effective que telle guerre, telle crise, tel basculement de régime, du moins une histoire plus inclusive que tout cela à coup sûr. La ressemblance entre cette pandémie et la crise climatique commence là : on est tous concernés, rien de plus inclusif.

Le premier confinement aura marqué tous ceux qui l'ont traversé. Il les aura marqués au fer rouge d'un enfermement infernal ou au plus intime de devenirs possibles, inouïs, impensables à l'instant où tout est figé, mais advenant à la faveur de ce monde figé. Il aura marqué les vies de ce début de millénaire plus sûrement, fût-ce plus tranquillement, que la maladie, qui passera, et que toutes les catastrophes et les crises qui s'enchaînent depuis des décennies, sans discontinuer. Il aura imprimé en eux sa différence d'avec le temps ordinaire comme seule peut-être la guerre, durable, effroyable, marque les vies. Sauf qu'il en aura été l'exact contraire pour nos appareils perceptifs : plus de dehors, plus de battage, plus de bruit de bottes ni d'escarmouches, plus de confrontation ni d'invasion, pas d'autre ennemi ni d'autre peur que l'invisible virus, pas d'autre envahissement ni d'autre combat que celui de l'invisible virus.

GÉNIE DU CONFINEMENT

Il y a un génie du confinement. Pas vraiment au sens où Chateaubriand a pu parler d'un génie du christianisme, même s'il défendait lui aussi l'indéfendable ; et même si en changeant deux mots, le projet tel qu'il le résuma en son temps conviendrait plutôt bien : « Je suis devenu [confiné]. Je n'ai point cédé, je l'avoue, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie de mon cœur : j'ai pleuré et [me suis confiné] ». Non, plutôt au sens où il y a de bons et de malins génies, des génies diaboliques et de salutaires génies, au sens où leur face à face dans le huis clos du confinement est peut-être le grand affrontement à venir, la bataille décisive dont ce printemps confiné aura été le terrain, inaugural. Car plutôt qu'un, il y a ici trois génies, au moins : le malin génie de ceux qui en profitèrent pour accaparer nos vies, faiseurs de lois et imposeurs d'écrans, dont on peut dire que s'ils avaient tout fomenté, c'eût été effectivement du génie ; le génie rusé, adverse, de ceux qui en firent l'occasion, providentielle, de retrouver une prise, de reprendre vie ; et entre les deux, pour tous les autres, le génie indécis, nébuleux, qu'a laissé s'échapper pendant quelques semaines cette lampe du confinement, merveilleuse et terrifiante à la fois – j'ai la faiblesse de penser qu'un peu de croyance dans un peu de magie, un peu

d'abandon aux sortilèges de la suggestion sont requis pour faire sens de ce curieux moment.

Difficile de dire lequel de nos trois génies emportera la partie. De dire quand le verdict tombera. Difficile, en ce cent cinquantième anniversaire de la Commune, de tirer encore ces constats incertains vers des conséquences désirables, émancipatrices : il y a eu comme une démobilisation infinie, un passage au non-acte, un refus parfois joyeux, souvent inquiet, subtil au moins, et même chez ceux qui auraient voulu des lois sanitaires plus strictes, on a vu se défaire, sous nos yeux ébahis, certains des ressorts les plus profonds de l'obéissance – mais de là à transformer l'essai, le pas est trop grand, un abîme. Car pendant qu'on restait chez nous, les lois répressives s'enchaînaient, le filet policier se resserrait et ce premier confinement n'aura mené qu'aux couvre-feux et à d'autres confinements, climatiques ou financiers, sans que pût encore exulter la force intérieure qui, parfois, avait pu affleurer à l'abri du huis clos.

L'idée insaisissable que voudrait déployer ce livre, il la déploiera sans la brutaliser, sans la percer à jour, en en respectant toute l'incertitude. En en faisant le tour selon la vieille méthode

picturale de l'anamorphose, variant sur elle les angles de vue et les formes de la prose. J'aborderai ce confinement, en l'occurrence, selon neuf écritures successives, neuf genres littéraires formatés dont je respecterai moins les codes, mal imités, que les effets de bougé, de tremblé justement : dire presque la même chose (la répétition, sa lancinance, sera nécessaire) de toutes ces façons successives et distinctes pour lui conserver son pluriel de possibles et sa richesse de sens, plus sûrement que si on l'avait hachée menu avec les arguments tranchés de l'essayiste.

Neuf variations pour dire que la suspension de tout permet peut-être enfin de sentir quelque chose ; que les amateurs de fin du monde aiment la fin plus que le monde ; qu'en étant assigné à demeure on découvre ce monde de seuils qui relie le dedans au dehors ; que la disparition des autres nous les transforme, nous les renouvelle ; que loin d'être routine domestique, la vie chez soi peut être la grande aventure ; que l'arrêt complet de la machine est possible, qu'on peut y contribuer ; qu'un monde privé de monde est une vieille affaire, et peut-être pas une si mauvaise nouvelle ; que quand tout s'interrompt, une clarté nouvelle aide à mieux discerner, enfin ; et qu'on verra bien dans l'avenir ce que